

Un fossé entre deux civilisations: l'école occidentale et l'enseignement traditionnel dans la littérature négro-africaine d'expression française

María Marta Arrieta Guevara

Universidad Nacional de Mendoza

Si l'on considère que la littérature est avant tout *la manifestation d'une culture* et que les littératures francophones¹ trouvent leur source dans des histoires et des imaginaires divers, évoluant dans des conditions socio-historiques et énonciatives particulières, force est de constater, à l'instar de Lylian Kesteloot, que la littérature négro-africaine est *manifestation et partie intégrante de la civilisation africaine*.²

"Dès lors que l'Afrique existe, très concrètement, il serait absurde de continuer à la regarder comme une table rase, à la base de laquelle on peut bâtir, a nihilo, n'importe quoi!", précise Théodore Monod,³ en 1935. Avec quelque

-
1. Nous tenons à utiliser cette expression au pluriel pour ainsi mettre l'accent sur la diversité - donc la richesse et les différences- dans l'unité de la francophonie littéraire.
 2. L'importance et la valeur des écrivains africains n'est plus à démontrer. Des voix autorisées l'ont d'ores et déjà reconnue et proclamée, songeons à André Breton, Michel Delris, Sartre, Jean Wagner, Georges Balandier, Claude Wauthier, Janheinz Jahn!
 3. Théodore Monod fut fondateur-directeur à Dakar de l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN). Le texte ci-dessus est cité par Robert Delavignette en préface au roman d'Ousmane Soce, paru en 1935: *Karim*, roman sénégalais.

avance sur son temps, il nous exhorte aussi, à la réflexion lorsqu'il soutient que:

"Persuadés que notre civilisation est non seulement la seule bonne, mais la seule possible, nous acceptons volontiers de la voir dans une conquête planétaire se substituer à toutes les autres... Or c'est ici le centre du problème. Il ne s'agit nullement en effet d'appauvrir l'humanité en assurant le triomphe d'un seul des aspects possibles de la culture humaine mais bien plutôt de permettre à chaque élément de la famille terrestre d'apporter au concert commun, pour en enrichir l'ensemble, ce qu'elle possède de meilleur. Au terme par conséquent d'un choix, d'un tri, chaque culture devant à la fois ne retenir de son propre patrimoine que ce qui mérite de l'être et n'accepter de l'influence extérieure que ce qui est organiquement assimilable et peut enrichir son âme".

C'est précisément dans le but d'enrichir l'ensemble de l'espace littéraire francophone que, guidée par la plume de certains écrivains, nous nous proposons de réfléchir à l'un des thèmes privilégiés de la littérature négro-africaine: *l'école* en tant qu'institution importée par les Européens. Dans le cas de l'Afrique le problème qui se pose consiste à déterminer, d'une part quelle est la place de l'école occidentale dans la civilisation africaine; et d'autre part, bien entendu, quelle est la place de cette problématique au sein de la production littéraire de cette partie du Continent noir.

• Mais avant d'aborder notre analyse, il conviendrait de définir ce concept de *civilisation*.

A ce propos, le romancier guinéen Camara Laye⁴ nous explique que *certaines*:

4. Camara Laye, *Le Maître de la Parole-Kouma Lafêlô Kouma*, Paris, Librairie Plon, 1978.

confondent sciemment ou inconsciemment et peut-être plus inconsciemment que sciemment, la mécanisation et la civilisation. Et il ajoute que quand il leur est parlé de l'Europe ou de l'Amérique, et notamment des exploits de ces continents, ils ne voient ou ils ne feignent de voir, dans ces exploits, que l'aspect technique, le côté mécanique, c'est-à-dire le rationalisme de l'Europe ou de l'Amérique.

Or la civilisation, c'est autre chose... et voici que Camara Laye déploie tout son verbe pour mettre en garde son lecteur en disant que *la civilisation, c'est peut-être une façon de faire et de vivre; nous en convenons à condition d'y ajouter qu'il s'agirait aussi d'une manière de sentir et de penser le monde. Pour l'instant, ce que nous constatons c'est que l'Africain, lui, est extrêmement ouvert à l'appel des profondeurs.*

• Nous demandera-t-on sans doute, où donc voulez-vous en venir, à l'issue de ces considérations?

Eh bien là l'Afrique ou plus exactement à une partie de la civilisation africaine considérée à la lumière de la Tradition orale⁵ car c'est en elle que se trouvent toutes les valeurs du passé africain, au triple plan moral, historique et socio-politique.

En effet, nous touchons là un des aspects essentiels de l'âme africaine: la parole, le goût des palabres et du dialogue, le rythme dans la parole, ce plaisir qui peut faire demeurer les vieillards tout un mois durant, sous l'arbre à palabres pour trancher un litige, la sagesse sentencieuse de ces vieillards et le respect de la tradition historique; c'est bien cela qui est au coeur de la "façon de faire et de vivre" des peuples africains.

Sentier à peine tracé vers les profondeurs de l'âme africaine, et pourtant

5. *Les vrais griots, c'est-à-dire les Bélèn-Tigui, ou maîtres de la parole, avant d'être historiens, détenteurs par conséquent de la tradition historique qu'ils enseignent, sont avant tout : des artistes, et en corollaire, ses chants, ses épopées et ses légendes, des oeuvres d'art. La tradition orale tient donc de l'art plus que de la science.* (Camara Laye, 1978.)

nous serons bien obligée de le quitter car il y aurait trop à dire sur un tel sujet et d'autres sentiers s'ouvrent à nous, dans ce parcours de l'espace africain francophone.

- Pénétrons -à présent- dans les méandres de la mémoire africaine.

Comme nous l'avons vu, dans les civilisations orales, la parole engage l'homme, la parole EST l'homme. D'où le respect profond des récits traditionnels légués par le passé, dont il est permis d'embellir la forme ou la tournure poétique, mais dont la trame reste immuable à travers les siècles, véhiculée par *une mémoire prodigieuse* qui est la caractéristique même des peuples à tradition orale.

La connaissance africaine est une connaissance globale, une connaissance vivante, nous explique lumineusement le Sage Malien Amadou Hampâté Bâ⁶ et c'est pourquoi les vieillards qui en sont les derniers dépositaires peuvent être comparés à de vastes bibliothèques dont les multiples rayons sont reliés entre eux par d'invisibles liens qui constituent précisément cette "science de l'invisible", authentifiée par les chaînes de transmission initiatique.

"Jadis, cette connaissance se transmettait régulièrement de génération en génération, par les rites d'initiation et par les différentes formes d'éducation traditionnelle. Cette transmission régulière s'est trouvée interrompue du fait d'une action extérieure, extra-africaine: l'impact de la colonisation."

- Nous estimons qu'il n'est pas inutile de nous arrêter un instant à ce stade de notre analyse et de considérer attentivement ce que Amadou Hampâté Bâ désire communiquer aux lecteurs à ce sujet. Écoutons-lui:⁷

"Une entreprise de colonisation n'est jamais une entreprise philanthropique, sinon en paroles. L'un des buts de toute

6. Hampâté Bâ Amadou, *Aspects de la civilisation africaine*, Paris, Présence Africaine, 1972.

7. Hampâté Bâ Amadou, *Amkoullel, l'enfant peul*, Paris, Actes Sud, 1991, p. 382.

colonisation, sous quelques cieux et en quelque époque que ce soit, a toujours été de commencer par défricher le terrain conquis, car on ne sème bien ni dans un terrain planté ni dans la jachère. Il faut d'abord arracher des esprits, comme de mauvaises herbes, les valeurs, coutumes et cultures locales pour pouvoir y semer à leur place les valeurs, les coutumes et la culture du colonisateur, considérées comme supérieures et seules valables.

Et quel meilleur moyen d' y parvenir que l'école?"

Ainsi cette institution devient-elle un instrument d'assimilation et elle est assez souvent vécue comme un instrument de "déculturation".

Cependant et malgré ces considérations, Hampâté Bâ reconnaît avec la clarté d'esprit qui le caractérise, comme il est dit -par ailleurs- dans le conte *Kaïdara*, que *toute chose a nécessairement une face diurne et une face nocturne. Rien, en ce bas monde, n'est jamais mauvais de A jusqu'à Z et la colonisation eut aussi des aspects positifs, qui ne*

(leur) étaient peut-être pas destinés à l' origine mais dont (ils ont) hérité et qu'il

(leur) appartient d'utiliser au mieux.

Parmi eux, il cite surtout l'héritage de la langue du colonisateur, en tant qu'instrument précieux de communication entre ethnies qui ne parlaient pas la même langue et moyen d'ouverture sur le monde extérieur, et cela à condition de ne pas laisser mourir les langues locales, qui sont le véhicule de leur culture et de leur identité.

• Notre itinéraire se poursuit et il nous semble pertinent de céder la parole à d'autres romanciers pour que leurs personnages romanesques nous dévoilent leurs inquiétudes, leurs doutes et leurs hésitations -ou tout simplement-

leur joie et leur fierté face à un choix inéluctable que l'Occident leur imposait.

Permettons-leur d'être ici parmi nous :

• *“J'ai peur, j' ai bien peur petit, que tu ne me fréquentes jamais assez. Tu vas à l'école et, un jour, tu quitteras cette école pour une plus grande. Tu me quitteras, petit”.*⁸

Ainsi le père parla-t-il à son fils. Certes, face à une telle déclaration plusieurs questions jaillissent dans notre esprit et cherchent des réponses dans les méandres de l'écriture.

Qu'est-ce qui a pu pousser ce père à avouer à son enfant cette consternation au sujet de son avenir? Pourquoi cette peur?

Et pourtant, seriez-vous étonnés, chers lecteurs, d'apprendre que cet enfant, *L'enfant noir* de Camara Laye, ne fut point indifférent à la palabre paternelle?

Aussitôt ces mots prononcés, la réaction ne se fit guère attendre car l'enfant noir -ayant fréquenté en effet très tôt l'école coranique et un peu plus tard l'école française plongea “dans le désarroi et dans une Inexprimable confusion”.

“Inexprimable”, sans doute, sous la plume du romancier mais compréhensible aux yeux du lecteur avisé; car il s'agit bel et bien d'une confusion centrée sur le monde bipolaire de l'école occidentale, dite “des Blancs” et l'enseignement traditionnel.

Force est de remarquer que lorsque l'on parle d'enseignement traditionnel en Afrique, il ne faut jamais généraliser. Il n'y a pas *une* Afrique, il n'y a pas *un* homme africain, il n'y a pas *une* tradition africaine valable pour toutes les régions et toutes les ethnies. Bien entendu, il existe de grandes constantes (présence du sacré en toute chose, relation entre le monde visible et invisible, entre les vivants et les morts, sens de la communauté, respect religieux de la mère, etc.

8. Camara Laye, *L'Enfant noir*, Paris, Pocket, 1995, p. 20, (1ère. éd. : Librairie Plon, 1953).

), mais aussi de nombreuses différences : les dieux, les symboles sacrés, les interdits religieux, les coutumes sociales qui en découlent varient d'une région à l'autre, d'une ethnie à une autre, parfois de village à village.

• C'est aussi la peur qui est exprimée par l'un des plus vieux membres des "umunna" (descendants d'Okola) rassemblés sur la place du village à l'occasion d'une fête organisée par Okonkwo :

"Quant à moi, je n'ai que peu de temps à vivre (...). Mais j'ai peur pour vous autres jeunes parce que vous ne comprenez pas quelle force ont les liens de famille. Vous ne savez pas ce que c'est de parler d'une seule voix. Et quel résultat ? Une religion abominable s'est installée parmi vous. (...) J'ai peur pour vous, j'ai peur pour le clan".⁹

• Kadidja, la mère d'Amkoullel, l'enfant peul, s'opposa catégoriquement au projet de son fils de partir pour le Sénégal afin de poursuivre des études supplémentaires:

"Tu as bien étudié le français comme cela, lui dit-elle, il est temps pour toi d'apprendre à devenir un vrai peul".

Elle le secoua de sa palabre, certes, mais avec ménagement car, comme disent les vieux en Afrique Noire: "quand on veut gifler son enfant on freine toujours son bras!"

• Faut-il aller à l'école des Blancs pour "apprendre à vaincre sans avoir raison", et par là acquérir la puissance technique et scientifique "car c'est la main qui défend l'esprit ?" tel est le problème qui pose Hamidou Kane dans son

9. Chinua Achebe, *Le monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine, 1972, pp. 202- 203, (édition originale intitulé : "Things fall apart ", Éditions Williams, 1958)

roman *L'Aventure ambiguë* avec un art et une analyse très fine de la situation, sans pareils jusqu'ici dans la littérature mondiale, au dire de Lylian Kesteloot.

Il est évident que la peur et l'inquiétude ressenties par les responsables de l'éducation des jeunes deviennent dans ces romans africains le sentiment emblématique d'une époque, d'une société, d'une civilisation dont le système de valeurs se sent attaqué, menacé, par un système de valeurs étranger.

• Si certains de ces personnages romanesques que nous présentons ici réagissent mal à l'assimilation¹⁰ que l'Europe impose à l'Afrique et les rapports s'instaurent dans la rupture, dans le déchirement et dans les larmes:

"Est-ce que la vie était ainsi faite, qu'on ne pût rien entreprendre sans payer tribut aux larmes?",

se demanda l'enfant noir lors d'un départ en ville pour aller à l'école.

• D'autres, au contraire, sont séduits par l'Occident.
Tel est le cas d'Ayao Kilanko,¹¹

"le Petit-Homme, qui dans sa culotte et sa chemisette kaki, les cheveux coupés et bien peignés, la tête haute, fier comme un chevalier nain des contes de sa grand-mère, marchait

10 Nous entendons par "assimilation": *le processus par lequel un individu ou un groupe s'intègre dans un autre groupe* (R. E. Park, E.W. Burges) et nous le distinguons du mot "acculturation" dont le sens indique *un processus de changement culturel résultant des contacts entre groupes de cultures différentes. Les traits culturels sont souvent interprétés par la société emprunteuse et adaptés à ses propres coutumes. Difficulté de concilier tradition et modernité. (Lexique des sciences sociales, Paris, Dalloz, 1994)*

11 Olympe Bhèly - Quenum, *Un enfant d'Afrique*, Paris , Présence Africaine, 1997, (1ère édition: Librairie Larousse, 1970)

*avec assurance.*⁹

Il n'avait pas dix ans et partait à la découverte de la ville et de l'école ! Sa fierté et sa joie étaient aussi partagées par son père qui encourageait ses enfants à être mieux que lui en devenant "des femmes et des hommes du Yougourou de demain".

• Et encore celui des écoliers de Limangulagna¹² pour qui tous les jours c'était le même calvaire... Pourtant à la fin de la journée ils étaient aux anges, et tout le village leur faisait fête. Puisqu'ils n'étaient plus comme les autres, *c'est-à-dire des sauvages incultes, des Bandia sans lumière, mais des Bawé en puissance.*

On voit que la liste est loin d'être close et on ne saurait trop souligner, au terme de cette étude que les différents aspects de l'enseignement traditionnel forment un tout organique, chacun d'eux n'ayant de sens qu'en fonction de l'ensemble et qu'il ne faut jamais oublier que les hommes peuvent atteindre un but commun sans emprunter les mêmes voies.

• S'il est vrai que l'Occident a exercé -tel que nous l'avons vu- et exerce toujours sur le Continent africain noir une espèce de séduction, il n'en demeure pas moins que l'univers traditionnel trouve encore sa place dans l'imaginaire romanesque des écrivains négro-africains. Nonobstant, ils refusent le fait de se laisser enfermer dans une identité figée du même qu'ils s'inscrivent progressivement dans un fonctionnement qui privilégie la quête personnelle et leur volonté de devenir des écrivains à vocation universelle.

Étant d'abord libres, et puis sous la domination coloniale et y vivant depuis bien longtemps au sein d'une politique d'assimilation, les écrivains ont commencé à

12. Sammy Pierre, *L'Odysée de Mongou*, Paris, Hatier, 1977.

comprendre que "le passé ne doit pas être un obstacle à l'adaptation qu'importe le présent" (Théodore Monod, 1935) et que c'est aux jeunes générations à qui leur revient la lourde tâche de créer un *pont* qui puisse unir les deux civilisations tout en évitant les risques de tomber dans le fossé "des déracinés" ou "des élites décérébrées", comme disait Césaire.

Et voici qu'une dernière question se pose :

Comment les Africains expliquent-ils les tâtonnements du Continent noir?

Voici ce que Camara Laye répond avec rigueur :

"Ce marasme est dû à l'éclatement des anciennes structures, à notre manque d'enracinement dans ce qu'il y avait de meilleur dans ces anciennes structures iradiionnelles. La générosité, la loyauté, le respect de la parole donnée, la chevalerie, la pratique de l' Islam, redisons-le, étaient le fondement de la vie socio-politique. Notre marasme est dû aussi à notre manque d'ouverture aux valeurs universelles."

Suite à cette réponse, permettez-nous de vous faire part d'une ultime interrogation:

Ce marasme serait-il particulier et exclusif aux Africains...?

Bibliographie

Quelques ouvrages de références

- BÂ HAMPÂTÉ A. , *L'Étrange Destin de Wangrin*, coll. 10/18, Paris, Union Générale d'Éditions, 1973.
- BÂ HAMPÂTÉ A. , *Amkoullel, l'enfant peul*, Paris, Éd. Actes Sud, 1991.
- BHELY-QUENUM O. , *Un enfant d'Afrique*, Paris, Éd. Larousse, 1970.
- CAMARA L. , *L'enfant noir*, Paris, Éd. Plon, 1953, (rééd. Press-Pocket, Paris, Éd. Plon, 1976).
- CAMARA L. , *Le Maître de la Parole - Kouma Lafôlo Kouma*, coll. Press-Pocket, Paris, Éd. Plon, 1978.
- KANE Cheik H. , *L'aventure ambiguë*, Paris, Éd. Julliard, 1961, (rééd. Coll. 10/18, Union Générale d'Éditions, 1971).
- LOPES H. , *Le Peurer-rire*, Paris, Présence Africaine, 1982.
- OYONO F. , *Une vie de boy*, Paris, Éd. Julliard, 1956, (rééd. Press-Pocket, Paris, Éd. Plon, 1970).
- SAMMY P. , *L'Odysée de Mongou*, coll. Monde Noir Poche, Éd. Hatier, 1977.

Anthologies

- KESTELOOT L. , *Anthologie négro-africaine : panorama critique des poètes, romanciers et dramaturges noirs*, Paris, Ed. Marabout, 1968, (nouvelle édition et mise à jour : Paris, Ed. EDICEF, 1992).
- SENGHOR L. S. , *Anthologie de la nouvelle poésie*

nègre et malgache, Paris, Ed. du Seuil, 1947.

Etudes critiques generales

BÂ HAMPÂTÉ A. , *Aspects de la civilisation africaine*, Paris, Éd. Présence Africaine, 1972.

CHÉVRIER J. , *Littérature nègre*, Paris, Éd. Armand Colin, 1974.

CHÉVRIER J. , *Littérature africaine : Littérature et grands thèmes*, Paris, Éd. Hatier, 1990.

FANON F. , *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éd. du Seuil, 1952.

MOURALIS B. , *Littérature et développement*, Paris, Éd. Silex, 1984.